

**BRINA SVIT**

# Visage slovène

*nrf*

**GALLIMARD**





DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

CON BRIO.

MORT D'UNE PRIMA DONNA SLOVÈNE.

MORENO.

UN CŒUR DE TROP (Folio n° 4633).

COCO DIAS OU LA PORTE DORÉE (Folio n° 4838).

PETIT ÉLOGE DE LA RUPTURE.

UNE NUIT À REYKJAVÍK (Folio n° 5573).

VISAGE SLOVÈNE



BRINA SVIT

# VISAGE SLOVÈNE

*nrf*

GALLIMARD

Toutes les photographies sont de l'auteur.

© Éditions Gallimard, 2013.

*À tous mes visages, sans exception...*



La sagesse est cosmopolite.

CIORAN



## PAR OÙ COMMENCER

On dirait que je ne sais pas par où commencer. Paris ? Ljubljana ? Buenos Aires ? J'ai au moins trois débuts différents qui n'ont rien à voir les uns avec les autres et sont pourtant, chacun à sa manière, à l'origine de ce livre. J'ai aussi quatre cahiers de notes. Une centaine de photos, portraits pour la plupart. Des lettres d'Andrej Rot, surnommé Gandhi, un des personnages de ce livre, en excellent slovène, ce qui ne va pas de soi vu qu'il est né en Argentine et y a vécu trente-sept ans. Un autre recueil de lettres, de Witold Gombrowicz celui-là, écrivain polonais, qu'on va appeler Gombro pour faire court, écrites en un espagnol très particulier et destinées à son ami Goma après avoir quitté Buenos Aires au bout de vingt-quatre ans d'exil. Et un titre, le seul possible.

Si je veux vraiment commencer par le début, c'est-à-dire par le moment où j'ai pour la première fois parlé de ce livre, je dois reprendre les pages relatant une rencontre assez frivole à la Fnac du boulevard Saint-Germain. C'est un dialogue entre deux personnes : un homme élégant et désœuvré de cinquante ans qui vient de s'acheter un appareil photo, et la narratrice, qui veut en acheter un

aussi, mais ne sait pas encore lequel. « Prenez un petit compact à mettre dans la poche. Vous n'allez pas draguer les photographes, dit-il derrière son dos, la voyant prendre en main différents reflex avec de longs objectifs.

— Non, non, ce n'est pas pour draguer les photographes.

— Alors faites comme moi. Achetez un appareil qu'on a toujours sur soi. Je veux bien vous en offrir un pour vous convaincre. »

Elle recule d'un pas. « Me l'offrir? — Oui... — Êtes-vous sérieux? — Complètement. — Mais j'en ai déjà un. — Un café alors. Voulez-vous prendre un café avec moi? »

Le dialogue — que je ne vais pas reprendre en entier — continue à une table de la pâtisserie viennoise, rue de l'École-de-Médecine. C'est là que la narratrice — moi, le plus fidèlement possible — explique à cet inconnu, plutôt bel homme, habillé avec soin, visage peu expressif, indolent, lisse, sauf les yeux, vifs et curieux, qu'elle veut écrire un livre sur l'identité.

Identité? s'étonne-t-il. Oui, celle qui se transmet par la langue, qui a son histoire, sa mémoire. Celle qu'on met en récit et s'inscrit sur notre visage. Voilà ce qui m'intéresse, l'histoire qui s'inscrit sur notre visage. C'est la raison pour laquelle j'ai besoin d'un bon appareil photo : je vais photographier des visages et les insérer dans mon livre.

Il m'écoute. Des visages de qui? demande-t-il, d'un ton détaché. Des Slovènes qui vivent à Buenos Aires, des exilés, première, deuxième, troisième génération.

Il a l'air surpris. Une drôle d'idée, dit-il. Il a raison. Si je l'avais eue il y a trente ans, ça aurait été moins drôle : s'intéresser à l'émigration politique slovène en Argentine, celle qui est partie après la Seconde Guerre mondiale, a

été très mal vu, pour ne pas dire interdit dans l'ancienne Yougo, comme on l'appelle aujourd'hui. Mais aucun danger, à l'époque ils ne m'intéressaient pas. Ils étaient tout simplement de mauvais Slovènes pour moi, collabos, traîtres, réactionnaires, ceux qui avaient fui le pays, qui avaient tort et continuaient à avoir tort de l'autre côté de la terre, et ce d'une manière têtue, revancharde, menaçante, comme on nous disait à l'école. Quand je suis allée la première fois à Buenos Aires — pour danser le tango et éventuellement lire sur place le *Journal de Gombro* —, je n'ai rien fait pour les rencontrer, aucunement concernée par ces compatriotes avec qui je ne partageais rien : je vivais à Paris et mon père avait été résistant pendant la guerre. Si, un matin d'avril 2005, je n'avais pas pris un taxi dont le chauffeur était slovène, je serais certainement passée à côté de leur histoire, et en un sens, aussi, à côté de la mienne.

Mais je ne l'ai pas accompagné pour lui raconter tout ça.

— Pourquoi alors? demande-t-il, soudain plus intrigué.  
Je ne sais pas comment répondre simplement, sans détour.

— C'est au sujet de l'appareil photo.

— Vous avez changé d'avis? Voulez-vous qu'on retourne à la Fnac?

Il faisait déjà nuit, il pleuvait, je n'avais aucune envie de retourner au magasin. Je voulais juste savoir s'il était sérieux quand il m'avait proposé de m'offrir un appareil photo : il ne m'arrive pas tous les jours qu'un inconnu, un étranger, quelqu'un que je vois pour la première fois, veuille me faire un cadeau. Autant dire que ça ne m'arrive jamais.

Plus tard, en photographiant les visages de mes Slovènes à Buenos Aires, la plupart aussi inconnus que celui de cet homme qui s'est retrouvé en face de moi à la pâtisserie viennoise, j'ai souvent repensé à lui et à notre rencontre. Car offrir leurs visages à mon objectif, accepter cette situation très particulière de quelqu'un qui prend la photo de quelqu'un d'autre, me parler, me raconter leur vie, passer du temps avec moi, c'étaient autant de cadeaux, comme celui que voulait me faire cet homme élégant, désœuvré et certainement pas très heureux.

Le deuxième début raconte le dernier visage de ma mère, morte à l'hôpital de Ljubljana, peu de temps après la rencontre avec l'inconnu qui voulait m'offrir un appareil photo. Par chance, tout est allé très vite : entre la découverte de la grosse tumeur au poumon qui l'empêchait de respirer — elle a été une grande fumeuse toute sa vie — et son dernier souffle, il s'est écoulé à peine trois semaines.

J'ai assisté à son agonie. C'était la première fois de ma vie que je voyais la mort de près : la mort qui commençait à s'emparer de son corps et surtout de son visage, ouvertement, à grands pas, comme si c'était son droit le plus élémentaire. Elle était amaigrie, toute petite, dans un état confusionnel qui était déjà le sien bien avant l'hospitalisation à l'Institut oncologique de Ljubljana, et qui ne faisait que s'aggraver. *La dame est confuse, veut aller à la maison. La dame s'est levée la nuit pour aller aux toilettes. La dame est faible. La dame n'a pas mangé ce soir. La dame a peur...* ai-je lu dans son dossier, oublié par hasard sur la table de sa chambre. Annotations rudimentaires et sèches, écrites à

la main par les infirmières du service, en une graphie souvent maladroite, incertaine.

La dame en question est ma mère, ai-je pensé le dernier après-midi, à côté d'elle, lui tenant la main, la dévisageant anxieusement, son nez surtout et la peau autour de sa bouche. Quand on est en train de mourir, le nez devient plus pointu et la couleur du bas du visage change, disait ma cousine en spécialiste. Ma mère dormait, elle respirait avec peine, mais elle était uniformément pâle, et son nez ne semblait pas s'allonger. Il était toujours le même. Enfin, ce n'était plus tout à fait le nez magnifique de sa jeunesse, un nez droit, affirmé, fier, autoritaire, sculpté avec finesse. Un nez qui était beau de face et de côté — pas un profil meilleur que l'autre chez elle — et qui donnait une vraie architecture au visage avec son front plat, ses yeux allongés, et ses pommettes slaves. Un nez parfait, en somme, qui intimidait, isolait et ne rendait pas heureux, non. Pas facile d'être gai, joueur et léger avec un nez comme ça, pas facile de se mélanger aux autres, de ne pas se prendre trop au sérieux, de faire comme tout le monde, ai-je pensé soudainement, comme si notre visage, tout comme notre caractère, avait trait à notre destin. En tout cas, si chaque visage possède une signature, quelque chose qui saute aux yeux, le résume et le définit, c'était bien le nez de ma mère qui parlait le mieux d'elle.

Pendant quelques instants, j'ai eu envie de la prendre en photo. Je l'avais déjà fait, le premier jour, quand j'étais accourue à l'hôpital directement depuis l'aéroport. Quelques photos furtives avec mon téléphone, pour mon fils et pour ma fille, lui disais-je, presque gênée de vouloir fixer ses traits flottants, son regard fiévreux, sa bouche entrouverte, sèche. Je ne pouvais pas savoir que c'était

la dernière fois qu'elle souriait, parlait, blaguait même. C'était cette nuit-là qu'elle s'était levée — je ne comprendrai jamais où elle en a trouvé les forces — pour aller aux toilettes, comme j'ai pu le lire dans son dossier.

Elle est morte cinq jours plus tard, la nuit qui a suivi ce long après-midi où je scrutais avec une attention inquiète son nez et voulais prendre en photo son dernier visage avant de me dire que non, il ne fallait pas le faire, surtout pas. Il lui appartenait, elle était seule avec lui, comme je le serai, moi aussi, un jour, dans ces moments ultimes. Et quand je partais à la recherche du visage slovène de l'autre côté de la terre, à Buenos Aires, je savais que j'allais y trouver aussi celui de ma mère. Il y a l'ombre du visage de nos parents dans le nôtre, qu'on le veuille ou non.

Le troisième début a lieu quelques mois plus tard, à Bueno Saires, comme dirait Gombro. J'y suis donc, confortablement installée dans un *colectivo*, même si ce n'est pas le mot à utiliser avec les bus portègnes. Ils sont tout ce qu'on veut — pittoresques, déglingués, brinquebalants, rutilants, polluants, imprudents, d'un autre temps, d'un charme fou — sauf confortables ; et Buenos Aires, c'est certain, ne serait pas Bueno Saires sans ses *colectivos*, qui, quoique au vingt et unième siècle, continuent à cracher de la fumée noire. C'est l'automne, le ciel bleu et les feuilles mortes qui s'entassent sur les trottoirs et volent au moindre coup de vent. Mon *colectivo* traverse les beaux quartiers, Palermo, Barrio Norte, Recoleta avant de s'en-gouffrer dans la longue et large avenue Libertador.

Je descends à la gare de Retiro. Je dois fendre la foule de voyageurs, vendeurs ambulants, glandeurs et voleurs

devant la gare pour continuer mon chemin vers la zone portuaire et l'immense bâtiment de quatre étages en béton armé que l'on voit au loin. Si pour moi l'histoire de ce livre a commencé avec la mort de ma mère et une curieuse rencontre dans un magasin de photo, celle de mes personnages commence ici, devant cet *Hotel de Inmigrantes*, un imposant bâtiment en béton de quatre étages. Ils sont tous passés par là, débarqués après trois semaines de traversée : ceux qui sont arrivés entre les deux guerres, fuyant la misère et le fascisme dans la partie côtière du pays, et ceux débarqués à la fin des années quarante, les politiques, les anticommunistes.

Ils ont quitté leurs bateaux après avoir passé toutes sortes de formalités — il y aura beaucoup de noms de bateaux dans ce livre, *Andrea C, Santos, Santa Fe, Federico, Chrobry...* — pour toucher enfin le sol de leur nouvelle vie. Certains vont partir tout de suite, accueillis par quelqu'un qu'ils connaissent ou trouvant du travail auprès de ceux qui sont venus au port chercher la main-d'œuvre qualifiée et bon marché. La plupart vont rester dans cet immense *Hotel de Inmigrantes*, profitant de quelques jours de logis et de nourriture gratuits, le temps de pouvoir se retourner. On va les appeler Polacos, comme tous ceux qui sont clairs de peau et de cheveux et qui viennent de l'Europe centrale.

Il y a quelqu'un d'autre qui accoste dans ce même port, un 22 août 1939. Un Polaco, lui aussi, mais un vrai, aristocrate de trente-cinq ans, dandy, auteur d'une pièce de théâtre jamais jouée et d'un roman brillant et fatigant. Invité d'honneur de la traversée inaugurale de la nouvelle ligne maritime entre Gdańsk et Buenos Aires, il arrive en touriste. Il porte un beau costume en lin, un

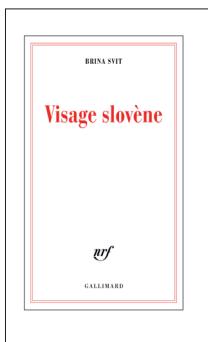
chapeau blanc et une montre en or. Il va flâner en ville, mais revient dormir sur le paquebot qui s'appelle *Chrobry* où la vie continue à se dérouler entre cocktails, dîners et autres mondanités.

Mais ça ne va pas durer. Le lendemain, il apprend la nouvelle de la signature du pacte Hitler-Staline, une semaine plus tard celle des premières bombes sur Varsovie. C'est la guerre, le bateau reçoit l'ordre de repartir. Terrifié, il ne sait pas quoi faire. Il ne veut pas aller combattre, il s'est fait réformer pour éviter le service militaire et n'est pas patriote, pas assez en tout cas pour aller se faire trouer la peau. Au dernier moment, le bateau déjà appareillé, prêt à larguer les amarres, il descend, genoux flageolants, deux valises sous le bras et 200 dollars en poche. Il ne se doute pas que toute sa vie est en train de basculer.

« Me voici donc seul en Argentine, coupé de tout, perdu, anéanti, anonyme. J'étais excité un peu, un peu effrayé. En même temps, quelque chose en moi me faisait saluer avec une émotion passionnée le coup qui m'anéantissait et m'arrachait aux assises d'un ordre acquis », écrira-t-il plus tard.

Ils sont donc tous là, dans cette grande ville grouillante de l'Amérique du Sud : mes Slovènes, ceux que je vais rencontrer, écouter, photographier, et qui vont devenir mes personnages. Et puis Gombro — vous avez deviné, l'écrivain polonais qui débarque à Buenos Aires en touriste ne peut être que lui — qui va être mon personnage, lui aussi. L'histoire de mes visages peut commencer.

Toute ma gratitude à Rita Gombrowicz pour sa chaleureuse collaboration,  
à Philippe Matsas pour le travail sur mes photos  
et à Michel Déon pour son amitié



*Visage slovène*  
Brina Svit

Cette édition électronique du livre  
*Visage slovène* de Brina Svit  
a été réalisée le 19 septembre 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070142668 - Numéro d'édition : 255710).  
Code Sodis : N56503 - ISBN : 9782072496752 -  
Numéro d'édition : 255712.